

Mais quel était donc le mystère qu'on cherchait à cacher ? Non pas, certainement, le rôle infamant que sir Percival avait joué dans la disgrâce de mistress Catherick, — puisque précisément tout le voisinage en était instruit : ni le soupçon qu'il pût être le père d'Anne Catherick, — puisque Welmingham était l'endroit où ce soupçon pouvait le moins être écarté.

Si donc j'acceptais, aussi facilement et aussi absolument que d'autres l'avaient fait avant moi cette culpabilité apparente ; si je tirais de là les mêmes conclusions superficielles auxquelles M. Catherick et tous ses voisins avaient cru devoir s'en tenir, que devenait, dans tout ce que j'avais entendu, cette suggestion d'un périlleux secret gardé entre sir Percival et mistress Catherick, et resté caché depuis cette lointaine époque jusqu'au moment actuel ?

Et pourtant, c'était bien dans ces entrevues dérobées, dans ces conférences à voix basse entre la femme du clerc de paroisse et le "gentleman en deuil" qu'existait, sans aucun doute, le fil conducteur à l'aide duquel on aurait pu tout découvrir.

Ne se pouvait-il pas que, dans cette circonstance, de trompeurs dehors attirassent l'esprit dans une direction, tandis que la vérité, préservée de tout soupçon, serait précisément dans la direction opposée ? Mistress Catherick, en affirmant qu'elle était la victime d'une affreuse erreur, n'avait-elle pu dire vrai ? En admettant même qu'elle eût menti, la déduction à l'aide de laquelle on faisait de sir Percival le complice de sa faute, ne pouvait-elle pas être le résultat de quelque erreur difficile à concevoir ?

Et si, par hasard, sir Percival avait fomenté tout exprès l'idée qu'il était coupable en ceci pour détourner de lui quelque autre soupçon mieux fondé ? ... C'est là, — si je pouvais l'y découvrir ; — c'est là qu'était l'accès du secret, profondément enfoui sous les insignifiants détails de la

chronique de village qui venait de m'être contée.

* * *

Les premières questions que je fis ensuite eurent pour objet unique de savoir si M. Catherick était arrivé, oui ou non, à se convaincre de la mauvaise conduite de sa femme. Les réponses que je reçus de mistress Clements ne me laissèrent pas le moindre doute sur ce point. Mistress Catherick, avant son mariage, avait mis en péril sa réputation ; des témoignages certains l'affirmaient, sans cependant qu'on sût à qui elle l'avait sacrifiée ; et son mariage si imprévu avait bien eu lieu pour mettre son honneur à couvert.

Par des calculs de temps et de lieu qu'il est inutile de faire connaître en détail, on en était arrivé à établir très positivement que la fille à qui elle avait donné le nom de son mari n'avait aucun droit de le porter.

L'objet dont je m'enquies ensuite, — à savoir s'il était également certain qu'Anne fût la fille de Percival, — était bien autrement difficile à éclaircir. Je n'avais pas à ma disposition, pour calculer les probabilités qui militaient pour ou contre cette hypothèse, de meilleurs moyens que les déductions à tirer de la ressemblance personnelle entre ces deux individus, qu'on pouvait croire rapprochés par un lien si étroit.

— Je suppose, dis-je, que vous avez vu fréquemment sir Percival, quand il habitait votre village ?

— Oh ! oui, monsieur. . . très-souvent, répondit mistress Clements.

— Avez-vous jamais remarqué qu'il y eût entre Anne et lui quelques traits de ressemblance ?

— Pas le moindre, monsieur.

— Probablement alors, elle ressemblait à sa mère ?

— A sa mère non plus, monsieur. Mistress Catherick était brune et avait la figure pleine. . .

Ni à sa mère, ni au père qu'on lui attri-

buait. Pourrais-je donner quelque force aux faits déjà établis, en découvrant quelques autres circonstances plus décisives qui rattacherait à la vie qu'avaient menée mistress Catherick et sir Percival avant que ni l'un ni l'autre se fût montré au Vieux-Welmingham ? Quand je posai de nouvelles questions, j'avais en vue cet autre moyen d'arriver au vrai.

— Lorsque sir Percival arriva pour la première fois de vos côtés, dis-je, avez-vous su d'où il venait en dernier lieu ?

— Non, monsieur. Les uns parlaient de Blackwater Park ; les autres de l'Ecosse ; mais personne n'en savait rien.

— Et mistress Catherick . . . était-elle en service à Varneck-Hall immédiatement avant son mariage ?

— Oui, monsieur.

— Y avait-il longtemps qu'elle occupait cette place ?

— Trois ou quatre ans, monsieur. Je ne sais pas bien au juste si c'est l'un ou l'autre.

— Avez-vous jamais entendu nommer le personnage à qui Varneck-Hall appartenait à cette époque ?

— Oui, monsieur. Il s'appelait le major Donthorne.

— M. Catherick, ou quelque autre parmi vos connaissances, aurait-il jamais osé dire que sir Percival fût lié avec le major Donthorne ? Quelqu'un aurait-il jamais remarqué sir Percival aux environs de Varneck-Hall ?

— Je ne me rappelle pas, monsieur, que cela soit jamais arrivé à Catherick ni à aucune autre de mes connaissances. . .

Je notai le nom et l'adresse du major Donthorne pour le cas où il serait encore vivant, où il pourrait être utile, un jour ou l'autre, de s'adresser à lui.

En attendant, mes impressions personnelles étaient pour le moment tout à fait contraires à l'idée que sir Percival dût être supposé le père d'Anne Catherick ; tout à fait favorables, en revanche, à cette conclusion que le mystère de ses

furtives entrevues avec miss Catherick était absolument étranger à la honte dont cette femme avait souillé la bonne réputation de son mari.

Je ne voyais aucune enquête ultérieure qui pût me mettre à même de confirmer cette impression ; — je n'avais plus qu'à encourager mistress Clements à s'étendre encore sur les premiers temps de l'existence d'Anne Catherick, et il fallait guetter toute suggestion que le hasard pourrait me fournir, une fois entré dans cette voie.

— Vous ne m'avez pas dit encore, repris-je, comment il se fit que la pauvre enfant, venue au monde sous de si fâcheux auspices, se trouvât, mistress Clements, confiée à vos soins.

— Personne autre n'était là, monsieur, répondit mistress Clements, pour prendre en pitié cette petite créature si débile. La méchante mère sembla l'avoir en haine — comme si c'était la faute de la petite ! — dès le jour de sa naissance. Cela me fit de la peine pour l'enfant et j'offris de l'élever avec autant de soins que si elle était à moi.

— Est-ce qu'à partir de cette époque, Anne vous demeura exclusivement confiée ?

— Pas tout à fait, monsieur ; mistress Catherick avait là-dessus ses imaginations, ses fantaisies, et de temps en temps elle réclamait ses droits sur l'enfant, comme pour punir d'avoir voulu l'élever. Mais ces accès ne duraient jamais longtemps. La pauvre petite Anne me revenait invariablement, et toujours avec joie, — bien qu'elle n'eût chez moi qu'une vie assez terne, manquant de compagnons de jeu pour l'égayer, comme en ont les autres enfants.

Notre plus longue séparation fut à l'époque où sa mère la conduisit à Limeridge. Justement alors je perdis mon mari, et dans le chagrin où j'étais je sentais qu'il était préférable de ne point garder Anne auprès de moi. Elle avait alors entre dix à onze ans.